

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul,	£1
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul,	£1 0
Aux deux publications réunies,	£1 10
Tout Insulteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix que ci-dessus.	
PRIX DES ANNONCES.	
Six lignes et au-dessous, première insertion,	2s. 6d
Dix lignes et au-dessous, première insertion,	3s. 4d
Au-dessus par lignes,	4d.
Toute insertion subséquente, le quart de prix. (Afranchir les lettres.)	

Feuilleton de la Revue Canadienne.

ETUDES HISTORIQUES.

LES HASARDS DE LA SAINT-BARTHELEMY. —1572—

I.—UN SOUPER CATHOLIQUE.

Une vingtaine de gentilshommes et de capitaines catholiques étaient réunis dans la maison d'un des leurs, le sire de Losse, capitaine des harquebousiers du roi, le soir du samedi 23 août 1572, veille de la fête de saint-Barthélemy. Cette réunion n'avait aucun caractère de complot ni de parti. On soupait, on devait jouer après le souper.

Dependant les derniers événements et ceux qui se préparaient encore ne pouvaient manquer de donner au souper une physionomie particulière, et de mêler aux entretiens quelques-unes des questions politiques qu'on agita, à l'heure même, dans le conseil secret de Catherine de Médicis et de Charles IX. La reine mère prévoyant depuis plusieurs mois une nouvelle levée de boucliers de la part des réformés, et voulant épargner au royaume de son fils les déchirements d'une quatrième guerre civile, avait formé le projet ardu d'envelopper dans un massacre général les principaux chefs du protestantisme ; son second fils, le duc d'Anjou, qui depuis fut roi de France et qui était alors lieutenant du royaume, se trouva le premier initié à ce projet de massacre que les Guise avaient fomenté sourdement, sans oser le réclamer comme une nécessité d'Etat ; le comte de Retz, le comte de Saulx-Tavannes et le duc de Nevers, ces trois confédérés favoris de Catherine, reçurent les inspirations perfides des ducs de Guise et d'Anjou, et firent remonter jusqu'à la cour de Rome la responsabilité de cette trahison sanguinaire. Charles IX, dont l'esprit faible, vacillant, impressionnable et noble ne savait ni dissimuler ni préserver longtemps, ignora tout ce qu'on tramait autour de lui et servit d'instrument aveugle aux mystérieuses machinations de sa mère et des Guise.

Le mariage de Marguerite, sœur du roi, avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, mariage qui semblait sceller la réconciliation des catholiques et des protestants, fut le moyen imaginé pour mettre un bandeau sur les yeux des victimes qu'on n'eût pas osé frapper en face ; quoique le contrat eût été signé au mois d'avril, les noces n'eurent lieu que le 18 août, à cause de la mort de la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, qu'une maladie subite avait emportée avec la rapidité et les apparences d'un empoisonnement. Ces noces furent célébrées à Paris, en présence de la noblesse protestante qui avait été invitée aux fêtes magnifiques que le roi et la ville offrirent d'intelligence aux nouveaux époux. Chaque gentilhomme de la religion réformée avait tenu à honneur de paraître à la cour dans une circonstance si glorieuse pour le parti protestant et de se bon augure pour l'avenir, car l'union d'une princesse catholique de la maison royale de Valois avec un prince calviniste de la maison de Bourbon était comme une triomphante image de l'union des deux religions jusqu'alors ennemies implacables, même à l'ombre des édits de pacification. Toutes les provinces de France se voyaient donc représentées par leur meilleure noblesse que les lettres missives du roi et les avis officieux des chefs de la religion, le roi de Navarre, le prince de Condé et l'amiral de Coligny, avaient convoquée : plus de quatre mille protestants, ceux surtout qui étaient le plus attachés à la cause et qui l'avaient soutenue les armes à la main, se trouvaient alors à Paris ; les catholiques s'y trouvaient aussi en bien plus grand nombre.

Les trois jours qui suivirent la cérémonie nuptiale mi-partie protestante et catholique furent remplis par des festins, des concerts, des tournois et des bals somptueux : les licées étaient dressées dans le préau de l'hôtel du Petit-Bourbon près du Louvre, et les principaux seigneurs des deux partis combattaient courtoisement à l'épée et à la lance, à pied et à cheval, dans les intermèdes d'un divertissement allégorique, qui n'avait pas été composé sans intention ; car on y voyait le paradis défendu par le roi et ses frères les ducs d'Anjou et d'Alençon, et assiégé par le roi de Navarre et le prince de Condé, représentant les esprits des ténèbres : le spectacle se terminait par la destruction de l'enfer qui s'abîmait au milieu des flammes. Le choix de ce divertissement donna beaucoup à penser aux esprits sérieux et défiant ; les autres ne s'en préoccupèrent pas et ne songèrent qu'à se divertir. Le soir, le Louvre retentissait du son des instruments et du bruit joyeux des danses qui se prolongeaient bien avant dans la nuit. Il en était de même par toute la ville, où l'on oubliait les vieilles querelles de religion pour manger et boire ensemble, pour sceller à table un pacte de confiance et d'amitié. On pouvait croire, à de pareils indices, que la paix en France était établie solide et durable ; la messe et la prédication avaient l'air de s'accorder et de vivre en bonne intelligence.

Tout changea le 22 août, lorsque Maurevert, embusqué dans une maison du cloître de Saint-Germain-l'Auxerrois, cut tiré par la fenêtre un

coup d'arquebuse contre l'amiral de Coligny, qui fut blessé au bras et à la main. Un cri d'indignation s'éleva parmi les protestants, à la nouvelle du nouveau guet-apens, et peu s'en fallut qu'ils ne prissent les armes ; de leur côté les catholiques s'émurent et s'apprêtèrent à la résistance ; de ce moment où toutes les haines s'étaient réveillées, on s'éloigna les uns des autres, on s'observa, on se tint sur ses gardes. Charles IX paraissait pourtant décidé à s'associer aux justes plaintes des amis de l'amiral qui accusaient les Guise : il jura par la mort-Dieu, son serment habituel, qu'il ferait justice de l'assassin et de ses complices ; il ordonna même aux Guise de quitter la cour. Ce fut une première satisfaction donnée aux chefs protestants, qui se reprochèrent bientôt leur défiance et qui se reposèrent sur la bonne foi du roi. La blessure de l'amiral, qu'on avait transporté à l'hôtel où il logeait dans la rue de Béthisy, fut pansée par le célèbre Ambroise Paré ; on craignait encore que la balle n'eût été empoisonnée. Le roi, accompagné de sa mère, de ses frères et de ses premiers officiers, vint rendre visite à Coligny et lui témoigna, en l'appelant son père, le chagrin qu'il éprouvait de cet odieux attentat. La démarche du roi et ses paroles toutes bienveillantes, qui passèrent aussitôt de bouche en bouche, achevèrent d'aveugler les calvinistes et d'endormir les soupçons.

Paris néanmoins restait frappé de stupeur et comme dans l'attente ; les protestants s'écartaient des catholiques et ceux-ci avaient des regards sombres, haineux et inquiets ; une partie des boutiques étaient fermées ; la milice bourgeoise se disposait à prendre les armes au premier ordre des quartiers ; le Louvre se garnissait de soldats, et dans les rues désertes, où passaient des troupes de gens armés, on remarquait des groupes de peuple stationnant et parlant à voix basse. Les calvinistes, qui se trouvaient dispersés dans différents quartiers de la ville, avaient reçu secrètement avis de se rapprocher du quartier du Louvre où demeuraient leurs chefs ; on accusa depuis Catherine de Médicis d'avoir transmis cet avis aux victimes qu'elle voulait, en quelque sorte, rassembler sous sa main avant le massacre. Catherine fut donc l'âme de cet horrible complot, qu'on ne révéla au roi que la veille de l'exécution.

Charles IX s'emporta d'abord et refusa énergiquement d'y participer, même de l'autoriser ; mais sa mère connaissait l'art de le soumettre aux opinions et aux actes qu'elle lui imposait, et après quelques insinuations perfides, quelques mensonges adroits, elle métamorphosa les idées du roi, au point de lui faire adopter, comme utile et nécessaire le plan de l'extermination des hérétiques qui entretenaient la guerre civile en France. A l'instant tout s'organisa en silence pour les nouvelles Vêpres siciliennes qui devaient prendre le nom de *Matinées françaises* et qui furent fixées au dimanche 24 août, jour de la fête de saint Barthélemy. Le fatal secret resta fidèlement gardé entre six ou huit personnes jusqu'à la veille au soir ; ce soir-là, le prévôt des marchands fut mandé au Louvre et introduit dans le conseil royal, où il reçut les instructions les plus précises pour seconder la prise d'armes des catholiques, en faveur de laquelle on prétextait une conspiration des calvinistes contre la vie du roi. Les quartiers et les nobles bourgeois furent convoqués pour minuit à l'Hôtel de Ville.

Les chefs et les gentilshommes catholiques ignorent toujours ce qui se trama ; mais ils savent que le conseil du roi et de la reine mère a été longtemps en séance aux Tuileries et au Louvre. Des bruits vagues d'émeute, d'assassinat et de guerre circulent de toutes parts et deviennent de plus en plus menaçants : Charles IX a envoyé un capitaine de sa garde, Cossins, avec cinquante hommes, à l'hôtel de Béthisy, comme pour le garder et pour mettre en sûreté l'amiral ; le roi de Navarre et le prince de Condé, qui logent au Louvre, ont été invités à rappeler auprès d'eux les officiers de leur maison, leurs capitaines et leurs amis, afin de pouvoir se réunir et faire tête au danger, en cas d'un soulèvement du peuple. La ville est tranquille en apparence et pas un habitant ne se montre dans la rue : des chandelles, des lanternes et des lampes, allumées aux fenêtres répandent partout une vive clarté qui se reflète à l'horizon et qui semble assurer le sommeil des citoyens contre les embûches de leurs ennemis. Le Louvre seul et le quartier environnant sont plongés dans l'obscurité.

Le souper avait été fort gai et fort animé chez le sire de Losse, qui occupait la maison d'un chanoine, son parent, à l'entrée du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois. Les convives s'étaient conduits à table comme s'ils voulaient ne prendre aucune part aux graves événements de la nuit : ils avaient fait si largement honneur au vin de leur hôte et surtout à l'hyppocras, vin cuit sucré et épicé, que le peu de raison qu'ils conservaient était à peine suffisant pour leur permettre de jouer aux cartes et aux dés. Ils ne quittèrent pas la salle du repas, afin de continuer à boire en jouant, et ils se contentèrent d'envoyer coucher les valets, après avoir fait enlever et dégarner la nappe où l'on ne laissait que les bouteilles pleines et les verres. Le jeu commença ensuite avec fureur.

— Enfants, dit le capitaine de Losse en vidant son verre, honte et malédiction à quiconque sortira du jeu avant l'aube !

— Oui-dà, capitaine ! reprit un jeune homme assis à la droite du sire de Losse, et remarquable par sa jolie figure presque imberbe et par ses manières modestes, élégantes et gracieuses qui décelaient un fils de famille, encore neuf au genre de vie de ses compagnons de table et de jeu. Je jouerai tant que mon escarcelle soit à sec.

— Bon ! après avoir tout perdu, il faut jouer davantage ! répliqua Jacques de Saveroux, un des plus rudes buveurs et joueurs de l'assemblée, en tortillant dans ses doigts sa longue moustache.

— Bien dit, Saveroux ! s'écria le sire de Losse, qui frappa sur la table, en signe d'approbation, avec tant de force que les bouteilles et les verres s'entre-choquèrent avec fracas. Dame Fortune onc ne revient vers les peureux qui se lassent de la poursuite, et de même que le cerf en chasse, elle veut être forcée par des chiens de dés ou par des chiennes de cartes.

— Messieurs, dit un convive à barbe grise qui buvait et ne jouait pas, sommes-nous sûrs d'avoir toute cette belle nuit à donner aux dés et à la bouteille ?

— Par la messe ! reprit Jacques de Saveroux, qui avait une grande autorité de réputation et d'expérience dans les affaires de plaisir : Y a-t-il ici des moines et des novices qui doivent descendre au chœur quand on sonnera matines à Saint-Germain-l'Auxerrois ?

— Monsieur de Saveroux, vous êtes, m'est avis, le plus brave et le plus aventureux de céans, répliqua le grison en secouant la tête et en faisant claquer ses lèvres.

— Eh bien ! interrompit brusquement celui à qui s'adressait cet éloge.

— Eh bien ! il n'y a ni cartes, ni dés, ni vin, qui vous puissent arrêter lorsqu'on sonne le boute-selle, qui vaut bien la cloche de matines pour des moines de votre espèce. . . .

— Qu'est-ce à dire, capitaine Salaboz ? interrompit sévèrement le maître de la maison.

— C'est-à-dire, camarade, que dans les circonstances présentes, il faut être prêt à monter à cheval et à faire son devoir. Ces scélérats de huguenots n'ont-ils pas failli assiéger hier Sa Majesté dans le Louvre ?

— Oh ! le sot conte qu'on a fait là ! interrompit encore le sire de Losse tournant les yeux vers son jeune voisin de droite qui avait rougi et pâli dans le même moment, et qui regardait Salaboz avec une dédaigneuse colère. Les huguenots ne m'ont pas requis d'être leur avocat, mais je les crois trop sages, trop bons gardiens de leurs intérêts pour se fourvoyer dans une si ridicule entreprise que d'attaquer le Louvre.

— Dites plutôt que vous les croyez trop loyaux sujets du roi pour être capable de le trahir ! reparut avec chaleur le jeune homme offensé d'une calomnie qui semblait avoir été dirigée contre tout le parti protestant, mais qui s'adressait plus particulièrement à lui-même. Capitaine Salaboz, parlez plus honnêtement. . . .

— Trêve, messieurs ! s'écria d'un ton impérieux le capitaine de Losse, qui se leva une bouteille à la main. Salaboz, votre verre ! et vous monsieur de Curson, le vôtre ? Une santé à tous les bons sujets du roi, de quelque religion qu'ils soient ! Buvez, messieurs, à la fin des troubles et à la prospérité de la France !

Ce toast courut à toute explication, et la querelle qui allait s'engager entre Salaboz et M. de Curson fut étouffée au cliquetis des verres. Le capitaine Salaboz se remit à boire, en jetant par intervalle un regard fave et narquois à son jeune antagoniste qui était absorbé par les émotions du jeu. Chaque joueur avait mis en tas devant soi l'or et l'argent que contenait sa bourse ; le sire de Curson était plus riche à lui seul que tous les autres ensemble, quoiqu'il eût déjà contribué de ses deniers perdus à former la mise de fond de ses adversaires ligés tacitement pour le dépouiller. Ce gentilhomme, qui perdait avec un calme et une patience dignes du joueur le plus endurci, n'en avait pas moins au plus haut degré la passion du jeu : sa physionomie immobile, mais attentive, ses yeux fixes, mais ardents, ses mouvements rares, mais précis et résolus, trahissaient quelque chose de cette passion aussi dominante chez lui, que si elle eût été invitée par le temps et par l'habitude. Il n'avait pourtant pas à se louer des chances du sort, car chaque coup de dés, qu'il suivait d'un air impassible, diminuait, au profit des autres joueurs, le monceau de pièces d'or où il puisait sans cesse, quelquefois avec un sourire d'indifférence.

On pouvait d'ailleurs, à son extérieur, juger qu'il était assez riche pour supporter des pertes plus considérables que celles qu'il faisait en ce moment : son costume, entièrement noir, avait une apparence de simplicité, que démentait la beauté de sa colerette goudronnée à petits tuyaux en point de Venise et l'éclat d'une grosse chaîne d'or rehaussée de pierreries qui brillaient sur sa poitrine ; son pourpoint de velours rembourré, à courtes basques, était serré à la taille par une grosse agrafe d'or ciselé ; ses troussees, ample haut-de-chausses qui balançaient autour des reins, étaient brodées en jais ou jayet.

Son épée, à poignée d'argent travaillé, son chapeau de feutre, à forme conique, orné d'un nœud de perles, au lieu de la croix blanche que portaient les catholiques comme signe de ralliement, son manteau de satin bordé de martre zibeline noire, avaient été déposés dans une autre salle avant le souper.

Jacques de Saveroux, qui était placé auprès du jeune sire de Curson, attirait à soi la meilleure part du gain que les chances du jeu distribuèrent entre les assistants aux dépens du plus riche. Il se distinguait par sa figure et sa mine, plutôt que par son habillement peu luxueux et à peine présentable en compagnie honnête. Son pourpoint de soie verte, taillé à crévés de satin rouge, avait été fait pour un homme de grande taille, et la sienne était médiocre ; en outre, ce pourpoint portait des traces irrécusables d'un long et laborieux usage ; ses troussees et ses chausses, d'étoffe brune fort modeste, étaient du moins dans un état moins dangereux que le pourpoint, qui laissait voir une chemise à peu près blanche par des crévés que le tailleur n'avait pas inventés. Malgré les imperfections de sa garde-robe, Jacques de Saveroux avait un air de gentilhomme que ne compromettaient nullement les trous de son habit. Ses traits régulièrement dessinés, ses yeux doux et fiers à la fois, sa bouche petite et expressive, ses cheveux, sa barbe et ses moustaches du plus beau noir, ses mains délicates et soignées, tout ce que la nature avait fait pour lui, et tout ce qu'il avait pu ajouter à la nature, compensaient amplement ce qui lui manquait du côté de la toilette. De nobles instincts, son cœur bon et généreux, son esprit audacieux et jovial, son caractère loyal et ferme, suppléaient à l'absence de toute éducation morale, mais ne corrigeaient pas de tous vices dominants : l'amour du vin et l'amour du jeu.

— Par ma foi ! monsieur mon ami, dit-il gaiement à Yves de Curson, vous avez la main trop malheureuse ! Ça, buvons, pour vous mettre en voie de fortune ; buvons à vos caprices de cœur, s'il vous plaît !

— Je n'ai pas de caprices ! reprit froidement, mais poliment le sire de Curson.

— En vérité, vous sortez donc de nourrice, ou bien vous êtes en apprentissage pour devenir ministre de la religion prétendue réformée. . . .

— Saveroux, je ne te reconnais pas ! interrompit le sire de Losse. M. de Curson n'est pas plus huguenot que toi et moi, puisqu'il est mon hôte, et c'est mal fait à toi de le quereller là-dessus.

— Je suis bon pour soutenir ma querelle, dit le jeune homme qui déjà cherchait des yeux son épée.

— Par la messe ! mon fils je le sais bien et personne n'en doute ! reprit le capitaine de Losse en remplissant les verres à la ronde, moyen de conciliation qu'il avait toujours employé avec le même succès.

— Certes, nous n'en doutons point, dit Saveroux qui prit la main de son voisin et la secoua cordialement. M. de Curson, si vous avez quelque affaire d'honneur, appelez-moi pour vous servir de second.

— Merci, je m'en souviendrai, reprit le sire de Curson qui s'était remis au jeu.

— Par Notre-Dame ! dit un joueur ramassant son gain, l'or des huguenots me semble bon catholique.

— J'irais au prêche volontiers, ajouta un autre, si le diable ou le ministre crachait des écus d'or.

— Tête et sang ! je veux me faire huguenot, dit un quatrième, puisque les huguenots ont l'escarcelle si bien dorée.

— Je vous empêcherai de blasphémer, en doublant la mise ! interrompit le sire de Curson, que le démon du jeu exaltait davantage par le dépit de perdre toujours.

— Pourquoi ne pas la tripler ? répliqua le plus ivre de la compagnie.

— Quadruplons-la, dit Jacques de Saveroux qui s'abaïdonnait avec emportement à sa passion favorite.

— Bien ! reprit le jeune homme en présentant pour son enjeu une poignée d'écus d'or. Cinq et deux !

— Trois et quatre !

— Double as !

— Dix !

— Je gagne ! s'écria Saveroux, avant d'avoir jeté les dés qu'il agitait dans le cornet. Double six !

— Voilà trois cents écus d'or perdus ! murmura Yves de Curson, en comptant d'un air distraité les pièces qu'il avait encore devant lui. Je joue mon reste pour la revanche !

— Soit ! dit Saveroux qui chancelait sur son siège, les yeux à demi-clos, en portant à sa bouche le cornet avec les dés au lieu du verre. Je boirai, je jouerai, jusqu'au jugement dernier. . . .

— On frappe ! écoutons, messieurs ! interrompit le capitaine de Losse, réclamant un instant de silence que joueurs et buveurs ne se pressaient pas de lui accorder.

— Mon ami dit Saveroux, recommandez vos dés à Saint Calvin, je vous conseille !

— Qu'est-ce ? Qui frappe en bas ? demanda d'une voix forte le sire de Losse ouvrant la fe-

nêtré, et se penchant pour reconnaître les gens qui frappaient sans interruption à la porte de la rue.

— Capitaine dit une voix d'enfant, descendez s'il vous plaît, et allez au Louvre.

— Au Louvre ? répliqua le sire de Losse : c'est M. de Nançay qui fait le service des gardes. . . .

— Le roi vous mande tout à l'heure, reprit la voix. Où trouver maintenant le capitaine Salaboz.

— Le voici ! dit ce capitaine qui parut à la fenêtre, la bouteille et le verre en mains.

— Capitaine, on a besoin de vous à l'hôtel de Béthisy ; M. de Cosseins vous instruira de ce qu'il faut faire.

— Monsieur de Losse voyez si je me trompe ! dit Salaboz à demi-voix : la danse de ces païens s'en va commencer. . . .

— Qui es-tu toi qui m'apporte un ordre du roi ? demanda le sire de Losse avec défiance : quelles gens sont avec toi ?

— Je suis page de madame Catherine, et six arquebusiers, de la garde m'accompagnent.

— Dieu te garde, petit, bonsoir !

Le sire de Losse ferma la fenêtre, et se disposa sur-le-champ à obéir aux ordres du roi, sans que les joueurs se fussent dérangés pendant ce colloque. Yves de Curson venait de gagner au dernier coup de dés, et l'espoir de poursuivre cette heureuse veine augmentait son acharnement au jeu. Jacques de Saveroux qui avait fait raffle sur l'argent de tout le monde, s'étonnait tout haut de ce bonheur inusité, et discutait déjà l'emploi de son gain ; la seule chose qu'il oubliait dans ses projets, c'était l'achat d'un pourpoint il se proposait d'acquiescer d'avance toute la vendage de l'année.

— Mes amis et messieurs, dit le sire de Losse à ses convives excusez-moi de vous quitter avant l'aube, ainsi qu'il était convenu : le roi me mande, mais je ne tarderai guère. . . . N'arrêtez pas de boire en attendant.

— Capitaine, cria Saveroux qui d'un coup de dés avait fait passer dans sa bourse le reste de celle d'Yves de Curson, dites à Sa Majesté que dame Fortune préfère les catholiques aux huguenots, et que je viens de vaincre le plus galant homme de la Religion à coups de dés.

— La nuit sera chaude, dit Salaboz en se séparant du capitaine de Losse qui se rendait au Louvre ; je n'ai jamais senti si belle soif de sang huguenot ! Au dire de monseigneur le duc de Guise, la saignée est bonne en août !

(A continuer.)

L'HISTOIRE EN DÉSABILLÉ.

LE CONNÉTABLE LESDIGUÏÈRES.

L'Histoire, — dans sa gravité, — ne montre qu'un côté des choses et qu'une face des hommes. Pour elle, les grands personnages sont des acteurs qu'elle accepte et pose sur le théâtre avec leur costume et leur masque. L'anecdote, plus indiscrète, s'introduit dans la coulisse, entrouvre le costume, soulève le masque ; et derrière l'homme public, souvent fort ennuyeux, découvre l'homme privé, presque toujours amusant. C'est ce que nous allons tâcher de faire dans une série de petits articles, que nous appelons l'HISTOIRE EN DÉSABILLÉ, afin de justifier la légèreté du sac par celle de l'épaulette. Si nous avions moins de modestie. . . et plus de loisir, nous prodigions en trois points que notre entreprise est très-grave au fond, — que l'anecdote est la véritable philosophie de l'histoire, qu'elle seule donne le mot de ses énigmes et la clef de ses mystères, etc. Mais nous préférons imiter ce philosophe qui prouvait le mouvement en partant du pied droit.

Lisez, dans toutes les histoires et dans toutes les biographies, la vie du célèbre connétable Lesdiguères, vous y apprendrez qu'il naquit dans le Dauphiné, en 1534 ; qu'il devint un des premiers chefs calvinistes, sous la ligne ; qu'il mérita et obtint toute la confiance de Henri IV, qu'il vainquit le duc de Savoie ; qu'il triompha de même sous Louis XIII ; qu'il abjura le calvinisme à Grenoble et mourut au siège de Valence, en 1626. Une liste de batailles, et voilà tout ! Quoi de moins intéressant que ce compte de morts ou de blessés en partie double ?

Feuilletez, au contraire, — comme nous en avons eu la patience, pour votre plaisir, — les mémoires de Tallemant, de Bassompierre, de l'Estoile, de Sully, de Brantôme, de Mme de Motteville et tant d'autres, qui dorment dans les bibliothèques d'érudits ; voici les curieuses choses que vous y trouverez sur Lesdiguères.

François de Bonne, seigneur de Lesdiguères, était d'une excellente noblesse, mais n'avait pas de quoi dorer son écusson. Il fut d'abord avocat sans causes au parlement de Grenoble, puis il résolut un beau matin de s'en aller en guerre. Mais il fallait pour cela des armes et tout au moins un cheval. Il décrocha une épée rouillée du grenier paternel, et se rendant chez un hôte d'un village : — Mon brave, lui dit-il, veuillez me prêter une monture pour une heure. L'hôte lui prêta une vieille jument qui n'était pas à lui, et attendit en vain le retour de Lesdiguères. . . .

C'était débiter à la façon de Du Guesclin, qui commença par détrousser les voyageurs. . .